

MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 18 Aout 1848. No. 98.

PREFACE TESTAMENTAIRE

DES MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, 1er décembre 1833.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin ; comme, à mon âge, les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées que personne ne veut et dont on ne sait que faire.

Les Mémoires à la tête desquels on lira cette préface embrassent ou embrasseront le cours entier de ma vie ; ils ont été commencés dès l'année 1841 et continués jusqu'à ce jour. Je raconte, dans ce qui est achevé, et raconterai, dans ce qui n'est encore qu'ébauché, mon enfance, mon éducation, ma jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, les premières scènes de la Révolution, mes voyages en Amérique mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le Consulat, mes occupations et mes ouvrages sous l'Empire, ma course à Jérusalem, mes occupations et mes ouvrages sous la Restauration, enfin l'histoire complète de cette Restauration et de sa chute.

J'ai rencontré à presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Harke, Pitt, Sheridan, Londondery, Capo-d'Istria jusqu'à Malesherbes, Mirabeau, depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, Pacha d'Égypte, jusqu'à Sully, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait pas en d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés presque à la fois ministres des affaires étrangères ; moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne.

J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'ancien et du nouveau monde, et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la tente de l'Algonquin et sous la tente de l'Arabe, dans les Wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc, le Maure, parmi les forêts et les ruines ; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le caftan de soie du mamelouk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur brodé d'or, baroté d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'Église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin ; navigateur, mes destinées ont en circonstance de ma voile ; aleyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis de cour et d'État ; j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire et je pouvais l'écrire ; et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit avec les fils de mes songes. Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet ; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velleda, Cymodoécé. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être sans le vouloir et sans le chercher une triple influence religieuse, politique et littéraire.

Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Monti ont disparu. De ses jours brillants, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni ; Pellerco a usé ses belles années dans les cachots de Spielberg ; les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère ; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes ; Walter Scott nous a laissés ; Goëthe nous a quittés rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche ; elle commence une autre ère ; je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Béziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile sur moi et le monde, on trouvera que je n'en ai que trois actes. Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800 j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'à aujourd'hui, ma vie a été politique. Dans mes trois carrières successives je me suis tou-

jours proposé une grande tâche ; voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines ; homme d'État, je me suis efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés ; j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les veut, les remplace, et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent servis par la fortune ; ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille ; je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages. Voyageur, soldat, poète, publiciste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées, que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partageaient le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen-âge et de la renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasso, de Camoëas, d'Ercilla, de Cervantes !

En France, nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivirent au milieu des pérorances et des combats ; Thibaut, Comte de Champagne, Villehardouin, empruntent des félicités de leur style, des aventures de leurs carrières. Froissard va chercher l'histoire sur les grands chemins et l'apprend des chevaliers et des abbés qu'il rencontre et avec lesquels il chevauche. Mais à compter du règne de François Ier nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque.

Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes Mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps ; d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les Mémoires divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux ; ces sections émanent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration.

Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres ; il arrive que dans les instants de mes prospérités j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulations je retraire mes jours de bonheur.

Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années l'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisent et se confondent comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail ; mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs ; et l'on ne sait si ces Mémoires sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon. Je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des temps et des chaînes contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces Mémoires une prédilection toute paternelle ; je désirerais pouvoir ressusciter à Pleure des fantômes pour en corriger les épreuves : *Les morts vont vite !*

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes : les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les éclaircissements et pièces justificatives ; les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte ; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes Mémoires ; mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère. Il est probable que je ne retrouverai ce repos "avant-nuitre" que dans les entrailles de notre mère commune, "après-mourir."

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire ; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique ; ensuite, j'ai surtout supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice ; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelque faiblesse, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin destiné à rester après moi sur la terre. Si j'ai assez souffert dans ce monde pour être dans l'autre une ombre heureuse, un peu de lumière

venant à éclairer mon dernier tableau, servirait à rendre moins saillants les défauts du peintre ; la vie me sied mal, la mort m'ira peut-être mieux.

CHATEAUBRIAND.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'ÈRE NOUVELLE.

Tous ceux qui nous lisent savent avec quelle sollicitude respectueuse nous suivons des yeux les événements de Rome. Des correspondances régulières, un dépouillement assidu des journaux romains nous ont permis de ne rien omettre de ce qui touche aux destinées d'une ville sur laquelle est fixée l'attention de l'univers. Toutefois, au milieu des perplexités où nous jetait les périls de ces derniers temps nous avons désiré nous entourer de lumières encore plus vives et plus sûres. Un homme qui connaît depuis longtemps l'Italie, qui compte des amis parmi les plus illustres auteurs des réformes italiennes, qui réunit à une rare sagacité les deux qualités les plus nécessaires pour juger ce pays, c'est-à-dire un attachement profond au catholicisme et une sincère passion pour la liberté, a bien voulu nous promettre son concours, afin d'éclairer de ses avis les convictions de l'Ère nouvelle. Ses premières informations confirment la plupart de nos jugements, comme nos lecteurs s'en convaincraient par le fragment suivant :

"C'est un faible des italiens de s'élever contre tout ce qui touche la France ; et, dans leurs institutions politiques, on ne mit rien qui ne rappelle les lois et les mœurs françaises ; jusqu'aux crieurs de papiers publics, qui font retentir les rues de Rome comme celle de Paris. L'aspect des deux conseils, qu'on nomme toujours les deux chambres, le langage des pairs et des députés, jusqu'aux places qu'ils prennent sur leurs bancs, selon les opinions qui les divisent, tout rappelle nos usages. Le ministère romain, comme le nôtre, est accusé de manquer d'initiative, et hors des chambres, on ne sent point son autorité."

"Cependant c'est ici, s'il en faut croire les Italiens, que se trouverait la plus parfaite image des gouvernements constitutionnels ; et à cet égard, leur raisonnement ne manque pas de force. Ici un souverain dont la personne est vraiment inviolable et sacrée, charge son ministère de rédiger un programme attaqué, contestable. C'est avec le ministère que les députés ont à s'entendre sans que le souverain sorte de la haute et sainte religion où le retiennent ses premiers devoirs. Il peut donc arriver qu'il y ait des dissentiments entre le ministère, qui veut surtout le progrès rapide des réformes, et le Pape, qui doit vouloir les réformes prudentes, charitables, pacifiques, sans qu'il y ait lieu, comme dans les autres pays constitutionnels, à une retraite immédiate des ministres."

"Il se trouve aujourd'hui que le pape en ne voulant pas que ses troupes franchissent le Pô, avait raison, même au point de vue politique et militaire. C'est ce que reconnaissent aujourd'hui les plus sensés. Tout ce qu'on pouvait attendre d'un petit état de 3 millions d'hommes, dont les campagnards ne ressentent ni l'horreur de l'oppression étrangère, ni l'enthousiasme de la nationalité renaissante, était de se tenir sur la défensive, et de faire respecter sa frontière. Que chacun en eût fait autant, que la Lombardie et la Vénétie eussent mis en campagne leurs contingents, avec l'armée piémontaise pour avant-garde, on eût évité les échecs de Vicence, Padoue, Trévise. Le gouvernement pontifical a fait pour la cause de l'indépendance ce qu'on n'avait droit d'attendre, puisqu'il y a engagé près de 20,000 hommes, et à peu près la totalité de ses troupes régulières. On parle maintenant de levées nouvelles ; mais il faut y renoncer comme à une mesure impossible. Un homme du peuple disait avec un bon sens tout romain : "Ils parlent de levées forcées ; mais pour lever une armée, il faut une armée." Ces bruits entretiennent les mécontentements. Il y a quelques jours 300 Transévérins se sont présentés à un homme grave, le prêtre de leur rédiger une supplique au pape," afin qu'il les autorisât à traiter les partisans de Mamiani comme ils le méritent."

"Ce flot populaire a besoin de s'agiter ainsi en sens opposé. Mais dans tous les partis il y a des bons esprits qui voient toujours dans la personne de Pie IX, le plus sage, comme le plus saint des hommes !" *Ere Nouvelle.*

CHATEAUBRIAND ET LAMENNAIS.—Au moment où les restes à peine refroidis de l'héroïque victime de la charité et de la pacification chrétienne recevaient les hommages de toute la population parisienne, ce n'était pas sans une poignante surprise qu'on lisait dans le *Peuple Constituant* les tristes expressions de colère, de haine et de fiel échappées de la plume d'un prêtre trop célèbre, contre les défenseurs de l'ordre dans les luttes dernières. Jamais M. de Lamennais n'avait été aussi acerbe, et, disons-le, aussi cruellement injuste dans sa verve éloquent, qu'il l'était hier contre ceux qu'il nomme *les ennemis du peuple, les monarchistes, ces éternels souloueurs de conjurations*. Quel contraste, cependant, nous offre ce prêtre qui verse à cette heure de désolation générale parmi les enfants d'une même patrie, tant de flots d'amertume et de fiel, avec le pontife pacificateur qui donne son sang et exhale sa vie en priant pour la paix, et en bénissant le troupeau tout entier ?

Toutefois, si la mort de M. l'Archevêque de Paris n'avait pu adoucir et désarmer la plume de M. Lamennais, la fin chrétienne de l'illustre auteur des *Martyrs* semble avoir touché cet esprit génie devenu démocrate exalté jusqu'à l'ivresse.

On lit en effet dans le *Peuple constituant* d'hier : "La France vient de perdre une de ses plus belles gloires. M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit heures et demi. Puisse sa prière faire descendre sur la patrie qui lui fut si chère, quelque chose de calme et de la paix des régions sereines que sa grande âme habite maintenant."

Assurément Platon ou Socrate ne se fussent pas exprimés autrement de leur temps, sur la mort de l'un des illustres chefs de la sagesse païenne. On sait même que Cicéron

semble plus chrétien dans les touchantes paroles qu'il adresse à son ami défunt, vers la fin de son beau-livre de *l'Orateur*. Mais il ne faut rien demander du passé, si beau, si saint qu'il ait été, à ce Tertullien, descendu jusque dans les régions de la haine. M. de Chateaubriand n'a-t-il pas d'ailleurs prophétiquement tracé le cours de telles aberrations, par ces quelques lignes où respirent à la fois et la suavité du génie chrétien et l'aime d'un compatriote qui place l'espérance et l'amour d'une autre vie au-dessus de la gloire :

"Rancé, dit M. de Chateaubriand, en comparant la conduite à Rome du saint réformateur, à celle de l'abbé de Lamennais, Rancé obtint une audience de congé du Saint-Père. Il partit au mois d'avril, accompagné du jugement du Pontife qui condamnait l'étroite observance de la Trappe. "De nos jours, l'auteur de *l'Indifférence en matière de religion*, repoussé dans ses réformes, a continué de croire qu'elles s'accompliraient ! Une voix, est-il persuadé, partira on ne sait d'où : l'esprit de sainteté, d'amour, de vérité remplira de nouveau la terre régénérée."

"Voilà ce que pense l'immortel compatriote dont je pleurerai en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui, s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre ; l'abbé de Lamennais s'est incliné sur l'homme ; réussira-t-il ? L'homme est fragile et le génie pése. Le roseau, en se brisant, peut percer la main qui l'a fait pour appui."

LES ÉTATS-UNIS.—Le peuple américain est confiant dans sa fortune ; elle ne lui a jamais manqué ; il faut dire que les ennemis qu'il a jusqu'ici rencontrés sur son chemin ne pouvaient lui inspirer beaucoup de craintes. En sera-t-il de même pour l'avenir ? L'Angleterre, menacée dans son commerce et dans ses possessions, se laissera-t-elle tranquillement exproprier ? Quand le Canada aura secoué le joug de la mère-patrie, les diplomates de Washington opposeront-ils au cabinet britannique que les Européens n'ont pas le droit de mettre le pied sur le sol du Nouveau-Monde ? Ces dangers, quoique problématiques, sont inquiétants ; mais il en est d'autres qui naissent de la guerre. Pour la première fois les États-Unis ont une armée nombreuse, disciplinée, et qui deviendra facilement permanente si d'autres guerres surgissent. Les hommes oublient dans le manège des armes et dans la vie des camps les luttes pacifiques de la liberté, et quand ils sont habitués à un général ils le suivent où il veut. C'est là une vérité d'expérience, et le peuple américain, en cela, ne diffère pas des autres.

Univers.—Mgr. Affre, frère de Mgr. l'Archevêque de Paris et représentant du peuple, a écrit à l'Assemblée une lettre de remerciement pour les sentiments de religieuse reconnaissance qu'elle a montrés en présence de l'héroïque dévouement du saint prêtre. Cette lettre se termine par les belles paroles de la noble victime : "Plaise à Dieu que son sang soit le dernier versé !"

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 18 AOUT 1848.

LETRES DE MGR. HUGHES.

LETRE IX.

Suite et fin.

89. Une telle ignorance dans la masse des raisonnements privés, est jusqu'à un certain point excusable, tandis que c'est tout le contraire dans ceux qui s'improvisent chefs et docteurs de la vérité divine. Comment répondront-ils aux âmes qui entreprennent de guider touchant de telles perversions à l'égard de l'Église de Jésus-Christ, dans laquelle seule, existe la plénitude et la perfection de la vie spirituelle ? Ils devraient être familiers avec les écrits des pères chrétiens des premiers siècles qui parlent de l'Église, non comme d'un phantôme imaginaire d'Église invisible, mais de l'Église, société extérieure comme elle a toujours été décrite dans ces lettres. Mais s'ils en font un motif de mépris sur le témoignage historique des chrétiens sur ce sujet, vous au moins, cher lecteur, vous devez remarquer le sens de ces passages de la sainte écriture qui se rapportent aux glorieuses institutions de l'Église de Jésus-Christ. Par exemple :

"Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtit la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts et elle s'élèvera au dessus des collines et toutes les nations y accourront en foule." (1) "Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui rempli toute la terre.... Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement." (2)

"Mais dans les derniers temps la montagne sur laquelle se bâtit la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts et elle s'élèvera sur le haut des collines ; les peuples y accourront et les nations se hâteront d'y venir en foule, en disant : Allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob : il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers : parce que la loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem." (3)

On voit par une allusion de notre divin Sauveur que ces passages doivent s'entendre de l'Église : "Vous êtes, dit-il, la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée." (4) Ainsi les premiers pères ont entendu ces passages et en ont parlé comme se rapportant à l'Église.

90. D'après tout ceci il est évident que quiconque veut être conduit dans la voie que Dieu a marquée, doit s'unir à

[1] Isaïe Ch. II V. 2.
[2] Daniel Ch. II. V. 35 et 44.
[3] Michée Ch. IV. V. 1 et 2.
[4] Matthieu Ch. V. V. 14.